

Snowpiercer
À fond de train

Le Transperceneige / Seolgunnyeolcha, Corée du Sud /
États-Unis / France / République tchèque, 2013, 2 h 06

Pascal Grenier

Number 292, September–October 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72850ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grenier, P. (2014). Review of [Snowpiercer : à fond de train / *Le Transperceneige / Seolgunnyeolcha*, Corée du Sud / États-Unis / France / République tchèque, 2013, 2 h 06]. *Séquences*, (292), 62–62.

Snowpiercer

À fond de train

Quatre ans après son remarquable *Mother*, le Sud-Coréen Bong Joon-ho tourne son premier film en langue anglaise avec *Snowpiercer*. Cette adaptation assez fidèle de la célèbre bande dessinée de science-fiction post-apocalyptique française en noir et blanc, créée par Jacques Lob et Jean-Marc Rochette, marque un retour à la science-fiction pour le réalisateur de *The Host*.

Pascal Grenier

En mariant à la fois des éléments du film d'anticipation et du film de survie, cette coproduction américano-franco-sud-coréenne au casting éclectique, judicieux et international de renom (Chris Evans, Tilda Swinton, Ed Harris mais aussi l'acteur fétiche du réalisateur Song Kang-ho) réussit son pari d'être un suspense haletant et prenant d'un bout à l'autre.

Construit comme un huis clos en mouvement, l'action se situe presque entièrement à bord d'un train qui roule, où le sentiment de claustrophobie est rehaussé par une mise en scène minutieuse et précise. Les décors, les costumes et le travail sur la lumière dénotent une recherche plastique remarquable et chaque souci du détail n'est point négligé. Avec ses paysages et ses sculptures de glace ou encore la découverte des magnifiques wagons de la société huppée jusqu'au tréfonds des espaces sombres, puants et répugnants de la seconde classe, les images signées par Hong Kyung-pyo sont remarquables. Le réalisateur exploite habilement le climat de révolte sociale et le résultat tient autant du film de genre violent que de l'étude sociologique et ethnologique de la société contemporaine. À la fois allégorique et poétique, Joon-ho parvient à maintenir une cohérence d'ensemble malgré les quelques digressions du récit, quelques bavardages superflus lors d'une finale philosophique et une légère baisse de régime à mi-chemin. Il sait habilement comment créer un environnement claustrophobe et dangereux où les personnages doivent se battre pour survivre et sauver les jeunes générations. Ainsi, les personnages pleins de cambouis existent, les péripéties s'enchaînent tels des rouages bien huilés, la mise en scène est à couper le sifflet du contrôleur, l'action est violente et trépidante, et l'humour noir, comme le charbon et la musique de Beltrami, suit le parcours enneigé tel un chef de gare.

Dans sa conception graphique, *Snowpiercer* emprunte également beaucoup à son prédécesseur illustré. L'histoire progresse ainsi, à la fois dans le temps et dans l'espace, comme toute bande dessinée. La caméra proche de l'homme et le cadrage sur les personnages renforcent cette sensation de bulle, de même que les arrêts sur image ou les ralentis lors des scènes d'action. La violence est présentée de façon sèche, brutale et sans démesure : pas question ici de fioritures ou de chorégraphies à l'emporte-pièce lors des séquences de massacres à la machette. Dans un microcosme de quelques centaines de personnes censé représenter un monde voué à sa perte, l'excellente Tilda Swinton s'illustre à nouveau avec



La violence est présentée de façon sèche, brutale...

ce personnage méconnaissable de messagère qui emporte tout sur son passage. Bien qu'un peu plus typés, Chris Evans et Song Kang-ho offrent également des compositions fort solides.

Doté d'un budget considérable (40 M \$) et coproduit par nul autre que Park Chan-wook (*Oldboy*, *Thirst*), ce croisement improbable entre *Brazil* (le personnage de John Hurt se nomme Gilliam) et *Runaway Train* se présente au final comme une œuvre stylisée et singulière, où l'auteur s'applique de manière symbolique à une critique sévère de la cupidité humaine. Pour illustrer son propos, il fait du train un personnage central, représentant l'humanité dans sa globalité, devant lequel chaque protagoniste s'efface en le mentionnant constamment comme une entité vivante. On assiste à un bilan d'une société axée sur le capitalisme sauvage et le fruit d'une dictature, où les désastres écologiques sont le résultat d'un système dysfonctionnel, tributaire d'une quête éperdue du profit. L'inconscient collectif sait ce qu'il en est, l'espoir demeure et au personnage campé par Song Kang-ho de figurer un bien beau perce-neige.

■ LE TRANSPERCENEIGE / SEOLGUNGNYEOLCHA | Origine : Corée du Sud / États-Unis / France / République tchèque – Année : 2013 – Durée : 2 h 06 – Réal. : Bong Joon-ho – Scén. : Bong Joon-ho, Kelly Masterson, d'après la bande dessinée de Jacques Lob, Benjamin Legrand, Jean-Marc Rochette – Images : Hong Kyung-pyo – Mont. : Kim Changju, Steve M. Choe – Mus. : Marco Beltrami – Son : Michael Baird – Dir. art. : Ondrej Nekvasil – Cost. : Catherine George – Int. : Chris Evans (Curtis), Song Kang-ho (Namgoong Minsoo), Ed Harris (Wilford), Tilda Swinton (Mason), John Hurt (Gilliam), Jamie Bell (Edgar) – Prod. : Jeong Tae-sung, Steven Nam, Park Chan-wook – Dist. / Contact : Séville.